

## AFRIQUE ÉTRANGÈRE

## De Malange à Cassange.

Saint-Paul de Loanda, 30. VII. 1889.

Voici les renseignements que me communique un membre de l'expédition technique qui a pour mission de reconnaître un passage pour le chemin de fer de Malange à Cassange, prolongement de celui étudié de Saint-Paul de Loanga à Malange (500 kilom.), et dont 70 kilomètres sont exploités et 70 autres en construction.

« De Malange à Cassange, il y aurait 225 kilomètres environ d'après la carte de Capello et Ivens ; mais d'après les renseignements locaux, il y aurait bien davantage. L'autorité du gouvernement portugais ne se fait que peu sentir au delà du *concelho* (ou district) de Malange environ 100 kilomètres à l'est de ce point, et les indigènes du pays de Cassange sont quasi indépendants. Il y a en ce moment la guerre entre deux tribus de ce pays, ce qui crée de grandes difficultés à l'expédition, car les gens de Malange redoutent les Bangalas, et refusent de s'engager comme porteurs. C'est à grand-peine qu'après quinze jours de séjour à Malange, on a pu en trouver une centaine pour aller à Catopa, à 5 kilomètres, et il en manque au moins trente. Les chefs de l'expédition ont pu arriver à ce résultat grâce à l'intervention du chef de Malange, le lieutenant Sarmento, qui a usé de son influence sur les *sovas* ou chefs des villages environnants. On est souvent obligé d'arrêter le travail faute de pouvoir se porter en avant. Commencé le 13 juillet, le levé n'était qu'à 12 kil. 1/2 alors qu'il devrait être au triple au moins. Avec tous ces retards, il est douteux qu'on puisse atteindre Cassange avant les pluies et l'on sera probablement obligé de retourner quand on sera arrivé à la Serra de Talla Magongo.

« Les commerçants de Malange, tous Portugais, sont opposés à l'établissement du chemin de fer et usent de toute leur influence pour dissuader les porteurs d'accompagner l'expédition : ils répandent même qu'elle va faire la guerre. »

---

 La mort de M. Douls et la façon de voyager au Sahara

Alger, 6 novembre 1889.

J'ai voulu avoir l'avis des Touaregs, mes amis, sur la mort tragique de M. Douls, entre l'Aoulef et l'Agabli. Ils sont allés dans ce pays-là plus d'une fois ; ils en connaissent bien les gens et les mœurs. J'espérais surtout qu'ils me donneraient quelque explication utile ou du moins originale. Je me suis donc hâté d'aller ce matin au fort Bab-Azzoum, dans lequel ils sont toujours internés, et je suis monté droit sur la terrasse où j'étais sûr de les rencontrer.

Quatre jouaient à la balle. Les deux autres prisonniers causaient à l'écart, appuyés aux coins d'une embrasure, regardant la verte campagne d'Alger. D'ailleurs, la matinée était fort belle. La mer, la ville entière, les villas et les bosquets dont le fort est enveloppé, étincelaient sous le soleil levant.

C'étaient justement Kenan ag Tissî et Chekkadh ag Roli qui causaient ensemble, mes deux compagnons de Paris, le premier toujours mince et droit dans sa longue robe noire, souple et vivace de corps, sain et ferme d'âme, le second moins grand, moins fin, plus vif et plus ouvert, d'ailleurs vêtu du même costume noir; Kenan, grave et indifférent en apparence comme il sied à un homme de commandement; Chekkadh, alerte et tout en dehors comme il convient à un homme d'action; le premier noble, le second serf, tous deux unis désormais par le souvenir du prodigieux voyage qu'ils ont fait.

Ils me tendirent la main et rajustèrent par politesse les voiles noirs qui ne laissent apercevoir que leurs yeux; les autres cessèrent de jouer, se couvrirent aussi le visage avec soin, et nous fîmes tous ensemble un tour de terrasse. J'admirais leurs pieds nus, qui sont bien les plus élégants et les mieux cambrés qui se puissent voir. Quand le pied de Kenan est posé sur le sol, je peux passer ma canne dessous, entre son talon et son pouce. Cependant nous échangeons les politesses ordinaires : « Quel est ton état? N'es-tu pas malade? Le gouverneur n'est-il pas malade? » Cela dure bien quelques minutes.

J'avais dans la main un journal, le *Journal des Débats* du 19, où je venais de lire la mort de M. Douls. Quand ils me dirent : « Y a-t-il des nouvelles? » je répondis : « Il y en a », et je me mis à traduire le récit ligne par ligne. Peu à peu ils s'assirent par terre; Chekkadh seul se tenait debout à côté de moi. De temps en temps j'essayais de plonger dans leurs yeux; mais notre regard ne pénètre pas dans les prunelles noires et comme émaillées de ces hommes de bronze qui n'expriment absolument que ce qu'ils veulent.

Quand je lus que M. Douls avait présenté aux notables laïques et religieux du Touat des lettres de l'empereur du Maroc et du chérif de Ouezzan, ils témoignèrent leur surprise d'apprendre qu'un voyageur « infidèle » pût obtenir de pareilles recommandations. Ils ignoraient l'existence et le nom du chérif; mais Mouley-Abd-er-Rhaman (c'est ainsi qu'ils désignent toujours l'empereur du Maroc) est à leurs yeux le vrai et peut-être l'unique souverain du monde musulman. Ils ne trouvèrent pas étonnant qu'il eût été bien reçu même si l'on avait découvert qu'il était un Européen déguisé. Le Blad Reggan, où s'est arrêté d'abord M. Douls, leur est inconnu : il n'en est pas de même de l'Aoulef. « Nous savons parfaitement bien, me dirent-ils, qui sont les Aoulâd Zennan à la caravane desquels ce Français s'est associé; ce sont des « Arabes » sédentaires de l'Aoulef. Ils ne sont ni meilleurs ni pires que tous les autres qui vivent dans des maisons sur toute la surface du Touat. Quant à l'Azaouad où il comptait se rendre, c'est tout simplement l'Adhar des Touaregs-Aoulimmiden dont nous avons si souvent parlé et dans lequel nous sommes allés plus d'une fois en guerre. Il est ainsi nommé par les gens du Touat. »

Il est évident, d'après cela, que M. Douls avait projeté d'aller tout droit d'Agabli au milieu des Aoulimmiden qui sont la grande confédération des Touaregs du Sud, pour se diriger ensuite, au gré des circonstances, soit à l'ouest, vers Tombouctou, soit à l'est, vers le Haoussa. Mais je continuai de lire, et j'en vins bientôt au moment où M. Douls engagea ses guides. Le nom de *Dermecheya* n'éveilla aucun souvenir chez mes interlocuteurs. Quand ils entendirent *Idhenan*, *Ibodhtanaten*, ils déclarèrent ensemble que c'étaient là des tribus servies des Aoulimmiden de l'Adhar. Ils ne firent aucune réflexion sur la manière dont M. Douls avait loué ses deux guides *ibodhtanaten* ; mais, quand je lus ensuite que peut-être l'argent qu'il avait montré avait excité leur cupidité et causé sa mort, la plupart se mirent à rire, et Kenan leva et laissa retomber sa main comme pour dire : « C'est bien possible ». Il n'y a pas en effet de race d'hommes sur la terre plus avide du bien d'autrui, et peut être plus prodigue du sien, que les Touaregs. Le seul moment où les flammes passent devant leurs yeux est celui où un objet qu'ils désirent vient à leur portée. Ils sont capables de dépouiller leur meilleur ami, sauf à lui offrir ensuite leur chemise, et l'unique sauvegarde du voyageur aventuré au milieu d'eux est le sentiment de l'honneur, qui n'existe d'ailleurs que chez les nobles.

Bien qu'ils connaissent parfaitement le chemin de l'Aoulef à l'Agabli, ils n'ont jamais entendu nommer le puits d'Ighen, près duquel Douls a été assassiné. Son genre de mort n'a excité chez eux ni pitié ni étonnement. Ils ne le connaissent pas, et ils sont trop habitués eux-mêmes aux actions violentes. Seulement, ils m'ont demandé comment il se faisait que les Aoulad Zennan, ses compagnons d'Aoulef à Agabli (puisque'il voyageait encore avec eux en caravane), fussent arrivés à Agabli sans en rien savoir. Ils les soupçonneraient aisément de complicité avec ces deux prétendus guides *ibodhtanaten* qui ont étranglé notre infortuné compatriote pendant son sommeil.

Un petit silence a suivi ma lecture et ce rapide commentaire. Chekkadh était toujours debout près de moi, et les autres assis, les talons contre les cuisses, les genoux à la hauteur du menton, les mains autour des jambes, baissant un peu la tête, immobiles comme de grosses pierres noires. Tout à coup Kenan me dit, de la voix monotone et douce qu'il prend quand il a réfléchi : « Ce n'était pas un homme de grande condition que ce voyageur-là. Il aurait dû se respecter assez pour ne pas faire sa compagnie de gens aussi misérables que des serfs des Aoulimmiden. Tu me dis qu'il était venu dans le Touat avec des lettres de Mouley-Abd-er-Rahman ; j'en avais conclu qu'il était un personnage ; et ce personnage débute par s'associer deux *Ibodhtanaten* qu'il ne connaît pas, avec lesquels il voyage seul, et qu'il paye d'avance. On ne se conduit pas avec cette légèreté quand on est recommandé par Mouley-Abd-er-Rahman. Je t'ai entendu lire aussi que les marabouts du Touat l'avaient bien reçu, et particulièrement le marabout d'Aoulef. Alors il lui était bien aisé de trouver des guides sûrs : il devait les demander à ce dernier. Le marabout l'aurait peut-être fait attendre longtemps ; mais il faut avoir de la patience en voyage. Je pense même que, si le marabout ne lui

avait pas ainsi garanti sa sécurité, il ne devait pas partir. — « Mais, dis-je à Kenan, M. Douls avait une grande habitude de ces sortes de choses : il avait séjourné longtemps dans le Sahara au milieu des Reguibat et des Aoulâd Delim. — Je ne connais, me répondit-il, les Reguibat et les Aoulâd Delim que de réputation. Ce sont des Arabes pillards de l'Ouest qui nous payent quelquefois tribut. Je ne sais pas ce qui se passe chez eux; mais, chez nous, un homme est plus ou moins respecté suivant la qualité des gens qui l'accompagnent. Un Français, qui voyagerait avec Sidi (Ag Kerrazi, amr'ar des Taitog, oncle de Kenan), serait plus en sûreté dans le Ahenet que dans Paris; mais nous ne répondrions certes pas de celui qui s'aventurerait dans notre désert, comme l'a fait M. Douls, en compagnie de deux mauvais drôles. — En tout cas, répliquai-je, croyant conclure, ces drôles-là, qui sont très communs dans votre Sahara, sont de la pire espèce; car l'homme qu'ils ont assassiné devait être à leurs yeux un pèlerin musulman. » Tous se mirent à rire à ces mots, et Kenan reprit : « Il est impossible qu'un Européen chrétien se déguise complètement en Arabe musulman. Il y a toujours dans son allure, dans ses gestes, dans ses paroles, quelque chose qui le dénonce. Considère aussi que le Touat est rempli de gens instruits qui vous connaissent à merveille et même ont séjourné parmi vous. Ils ne s'en indignent pas, à vrai dire, parce qu'ils pensent que vous n'avez pas de religion, et même ils se réjouissent de vous entendre répéter en arabe qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mohammed est son prophète. Seulement ils se demandent quelles peuvent bien être vos intentions, et ils se défient de vous, juste au moment où vous avez besoin de toute leur confiance. Quand un autre Français se disposera à traverser le Sahara et à séjourner chez des Touaregs, conseille-lui d'abord de ne jamais mentir, parce que le mensonge est le signe auquel on reconnaît les sorfs et les esclaves. Qu'il voyage, s'il a su gagner l'amitié d'un amr'ar, le visage découvert suivant votre coutume, et vêtu à la française, de même que nous sommes allés et que nous reviendrons à Paris dans nos robes noires, toujours voilés de noir. S'il prend part à un Conseil, qu'il s'habille en tenue de visite à la française, et qu'il déclare hautement qu'il a voulu faire honneur à l'assemblée, de même que nous avons mis nos bonnets rouges, nos panaches de soie bleue, nos ceintures et nos baudriers rouges, chaque fois que tu nous as présentés à tes amis. Alors les gens sauront bien à qui ils ont affaire. Ce sera un Français véritable qu'ils auront devant eux. S'ils l'insultent ou s'ils l'attaquent en route, le fait sera très grave, le crime évident, et la punition pourra plus tard en être exigée par vous; mais il est certain, je te le répète, que, étant l'ami d'un Amr'ar, il n'aura rien à craindre. Au contraire, s'il s'habille en Arabe, et s'il s'en va, couvert d'un mauvais burnous, ballotté sur un chameau de charge comme le dernier des marchands d'esclaves, personne n'y prendra garde, et tu n'ignores pas que, tous les jours, les Arabes s'entretuent dans le Sahara. Ce n'est pas plus notre affaire que la vôtre. Confondu volontairement dans le bas peuple, il en subira les conséquences. Ni les lettres de Mouley-Abd-er-Rahman ne le relèveront alors de son abaissement, ni personne parmi les

nobles imohar (Touaregs) qui font la police du désert ne se chargera de veiller sur lui ou de le venger. »

Nous nous séparâmes là-dessus, et je revins en me disant que Kenan ag Tissî venait de me rappeler là tout simplement la méthode de Richardson, de Barth, de Duveyrier, les seuls voyageurs européens qui aient pu jusqu'ici séjourner dans le Sahara des Touaregs et en revenir.

E. M.

— La Société a reçu de M. Ch. Maumené, dont le *Bulletin* a signalé en son temps l'intéressant voyage en Cyrénaïque, un récit sommaire de ce voyage, bienveillamment fourni par l'auteur.

— La Société de géographie de Lisbonne prie de noter qu'elle proteste contre la délimitation approximative d'une partie de la province portugaise de Mozambique faite par M. Jeppé, dans la carte du Transvaal de ce géographe. Elle affirme que la juridiction des districts d'Inhambane et de Sofala s'étend jusqu'au Subichane et au Bubyee, affluents du Limpopo, c'est-à-dire beaucoup plus à l'ouest que la ligne tracée par M. Jeppé.

— M. Reinwald, éditeur, fait hommage d'un ouvrage de M. Dupont, *Lettres sur le Congo*, qu'il vient de publier.

— Une lettre de Lisbonne, qui nous est communiquée, fournit quelques renseignements sur les études que fait faire le gouvernement portugais en vue de l'établissement d'un chemin de fer de Saint-Paul de Loanda à Malange et de ce point, à Cassange. Une première section de ce chemin a déjà été ouverte.

— M. Henrique Augusto Diaz de Carvalho fait hommage à la Société de l'album ethnographique de l'expédition portugaise au Muatianvua, effectuée sous sa direction de 1884 à 1887. Cet album, soigneusement et luxueusement disposé, se compose de la collection des photographies prises et complétées par les explications indispensables qu'on y a jointes. Cela permet d'attendre la publication prochaine des travaux de l'expédition.

La Société a exprimé à M. Carvalho la satisfaction que lui faisait éprouver cet hommage d'un de ses membres éminents, hommage rendu plus gracieux encore par les assurances de dévouement à la Société géographique commerciale et d'estime pour ses travaux dont il est accompagné.

15 octobre 1889.

— La reine d'Angleterre a sanctionné la charte d'une nouvelle *Société anglaise, dite de l'Afrique du Sud*, qui exercera des droits souverains sur toute la contrée comprise entre les possessions allemandes à l'ouest, la République sud-africaine et les possessions portugaises à l'est, et comprenant le Bechuanaland, le pays de Khama, le Matabeland et le Lobengula, soit trois à 400 000 milles carrés, c'est-à-dire trois fois l'étendue du Royaume-Uni et une fois et un tiers l'Empire allemand.

19 novembre 1889.

— M. Victor Giraud fait hommage à Société du beau volume contenant le récit du voyage qu'il a fait aux Grands-Lacs de 1883 à 1885.

— Le Ministère portugais de la marine et des colonies fait hommage d'un travail intitulé : *Mémoire sur l'abolition de l'esclavage et de la traite des mers sur le territoire portugais*.

— *L'arrivée de M. Stanley à Zanzibar*. — Le 6 décembre est arrivé à Zanzibar, après avoir disparu pendant des mois dans les espaces inconnus qu'il a fait plus que tous ses prédécesseurs pour nous révéler, l'homme audacieux et énergique, l'aventureux, heureux et étonnant découvreur africain qui a nom Stanley.

Le découvreur de Livingstone et le chercheur d'Emin et de Casati, parti